

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 31 [i.e. 32]

Artikel: La frougue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous soyons condamnés à suer sang et eau et que nous n'ayons pas même quelqu'un pour prendre soin de nos faux-cols, tandis que ces dames sont au frais et qu'elles ont une domestique ou deux à leur service? Non, non, mille fois non! Et d'ailleurs tout cela n'est qu'une mode; cela va avec tous leurs autres falbalas, et il y en a qui s'accordent ce luxe, qui le reste de l'année ont à peine de quoi se mettre sous la dent!

— Trêve d'éloquence et de raisonnements, mon cher ami. Crois-moi, fais comme nous; fais de bons repas chez Dériaz, bois un bon verre de consolation le soir et puis, ah! j'allais oublier, ne manque pas de faire provision de faux-cols.

Monsieur s'en va furieux, et le soir, en rentrant au domicile dit conjugal, il trouve dans sa boîte la lettre suivante :

Mon cher petit mari,

Comment te portes-tu? Bien, je l'espère. Quant à nous, nous nageons dans un bain de fraîcheur et de parfums alpestres. (Grand bien vous fasse, grommelle Monsieur.) Tâche donc de venir un jour, un dimanche, par exemple, ce sera charmant. (Ah! oui, partir le matin et redescendre le soir, ce sera charmant, en effet.) Et puis, n'oublie pas de m'apporter une provision de cols et de manchettes.

Ta veuve inconsolable.

Monsieur déchire la lettre en mille morceaux, sort de l'appartement en frappant les portes avec la dernière violence et s'en va. Prière de fournir des renseignements d'après le signalement ci-dessus.

L'esprit prime la force.

A propos du déplacement du général italien Cialdini qui, paraît-il, est parti ces jours-ci pour Dieppe, Bachaumont rapporte dans le *Constitutionnel* l'anecdote suivante :

« C'est Alexandre Dumas qui a le plus contribué à populariser en France la personnalité du général Cialdini. Au retour de son fameux voyage en Sicile, l'illustre romancier lui consacra nombre de pages. Il manque cependant à ces souvenirs une anecdote qui serait digne d'y figurer.

Vous savez que Dumas avait quitté la France pour aller prêter l'appui de sa plume aux entreprises que Garibaldi poursuivait dans le royaume de Naples. Il fut accueilli en véritable camarade par le héros de l'indépendance italienne, et dès son arrivée, un palais lui fut offert pour demeure.

Tant que les événements à Naples n'eurent pas un caractère décidé, on ne songea pas à troubler le romancier dans la paisible possession de son palais, mais cette demeure avait une destination officielle à laquelle il convenait de la rendre. Quelques avis à ce sujet furent risqués auprès de Dumas, déjà très accoutumé à sa demeure et dont la nonchalance redoutait les ennuis d'un déménagement; il avait du reste trop d'esprit ou trop de distraction pour

comprendre la portée précise de ces insinuations.

Le général Cialdini prit le parti de charger quelqu'un de négocier cette affaire. L'envoyé du général se rendit auprès de Dumas qui avait eu vent de la visite et s'était armé pour le recevoir de tout l'esprit dont il disposait. Dumas fut aimable pour dix; il n'avait qu'à vouloir; courtois comme un grand seigneur d'autrefois. Il parla de la pluie et du beau temps, des pièces nouvelles, de Venise, d'histoire et de théâtre, de guerre, de stratégie et de vaudeville. Il feuilletonna sur plusieurs des célébrités contemporaines, sans oublier le général Cialdini lui-même, dont il fit l'éloge dans les termes les plus heureux et les plus mérités, si bien que l'envoyé, enchanté de son hôte, étourdi, charmé, se vit dans l'impossibilité d'aborder son message avec la netteté de langage qu'il avait souhaité.

Le soir, le général s'informa de la fameuse négociation :

— Eh bien? demanda-t-il, Alexandre Dumas s'est-il rendu à vos raisons; le palais est-il libre?

— Oh! pas encore!...

— Comment pas encore! Qu'avez-vous donc été faire auprès de M. Dumas? Que lui avez-vous dit?

— Tout ce dont j'étais chargé.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Mille choses aimables et des plus spirituelles sur le compte de tout le monde, et sur le vôtre en particulier, général, mais rien, absolument rien qui fût relatif à l'objet de ma visite. Tenez, général, Alexandre Dumas est un homme charmant, sans doute; mais, franchement, on peut dire aussi que c'est un drôle de pistolet.

— Drôle de pistolet, en effet, observa le général en souriant, puisqu'il ne veut pas partir!...

Et le romancier fut laissé en possession paisible de son logis, jusqu'à changement d'idée de sa part, changement qui ne se fit pas attendre, car la fixité d'opinion n'était pas le propre de l'auteur de *Monte-Christo*. C'est égal, comme le remarquait plus tard le général Cialdini, l'esprit, cette fois, avait primé la force!...

La frougne.

Sédè-vo que l'est qué la frougne?.... Eh bin, l'est quand on sè pão pas lévâ lo matin. Vo sédè, lâi a dâi iadzo qu'on sè reveillè, mâ on ne pão pas ietz; on a bio vo criâ, tapâ la porta, on repond oï et pi on sè recouquelî dein lo linsu, on passé 'na piauta su lo lévet, on viré la tête su lo coussin et pi on sè dit: baque! onco cinq menutès; et tandi clliâo cinq menutès, lè ge sè recliouisont, on sè remet à roncliâ et lè mans dâo relodzo traçont qué dâi vâodâisés qu'à la fin dâi fins on sè reveillè tot eintoupenâ et tot grindzo. Eh bin l'est cein qu'on lâi dit la frougne.

Lâi avâi on iadzo on gros bouébo qu'allâvè à l'é-coula et qu'avâi ti lè dzo la frougne. L'écoula senâvè à sa-t-hâorès dâo matin, mâ lo coo n'arrevâvè jamé devant houit hâorès, que cein mettai ein colére lo

régent que lâi desai que l'étai 'na granta tsaropa, on vaurein, on sein-couson, et qu'avai bio lâi bailli lè versets 7, 8 et 9 dâo livret à recitâ, et oncora dâi verbes à férè, tot cein ne servessai dè rein; l'autro frougnivè adé.

On dzo que l'incourâ étai venu à l'écula, lo régent lâi fâ: Monsu l'incourâ, su d'obedzi dè vo dénonci cé gros bouébo lo derrâi dâo banc, que vint adé trâo tâ et qu'amè mî resta eimpliatrâ dein son lhi què dè sè lèvâ po recordâ et po châi veni.

L'incourâ brâmè on bocon cé luron et lâi dit: Accuta m'n'ami, du que t'as dinsè la frougne et que cein va tant gras po tè lèvâ, tè faut tè peinsâ lo matin, quand ta mère tè va criâ, que t'és ein eifai, que lo fû bourmè déveron tè et que lâi a on moué dè petits diablio qu'attusont po tè frecassi. Adon te châotè frou coumeint on eiludzo, et on iadzo frou, te tè vîtè, et tot est de; te vouaiquie lèvâ. Vâo-tou pas essiyi dè férè dinsè?

— Oï.

— Eh bin, te vairé que cein vâo bin allâ....

Lo leindéman matin, noutrou gaillâ arrevé à l'écula à houti hâorès on quart, onco pe tâ què dè coutema.

— Eh bin! se lâi fâ lo régent; t'arrevé dza!
As-tou fé cein que t'a de l'incourâ?

— Oï.

— Adon pourquiè vins-tou pî ora?

— Eh bin vouaiquie, que repond lo bouébo, quand ma mère m'a criâ, mè su bin peinsâ que y'été ein eifai, que mémameint mè seimblâvè que lo gros satan étai quie avoué sa grossa fortse; mâ mè su de: l'est portant bin veré que su on crouïo güieux, on vaurein, onna tsaropa, et sarâi bin justo dè mè puni bin adrâi et dè mè laissi ein eifai. Et pi su restâ.



Le grand *ballon captif*, qu'on admire actuellement dans la cour des Tuilleries attire chaque jour une foule de curieux, dont un grand nombre sont impatients de faire la course aérienne, sous la direction de M. Giffard. Ce ballon gigantesque, qui a 36 mètres de diamètre, sera très prochainement mis à la disposition du public et s'élèvera à une hauteur de 600 mètres, d'où l'on embrassera d'un coup d'œil tout l'immense panorama de Paris et de ses environs.

On rappelle à ce sujet une des premières ascensions de ce genre faite à Lyon, dans l'hiver de 1785, avec un ballon de 130 pieds de hauteur sur 100 de diamètre. Six personnes devaient trouver place dans la nacelle. La veille du départ il tomba une grande quantité de neige à Lyon, ce qui donna lieu à ce quatrain adressé aux voyageurs:

Fiers assiégeants du séjour du tonnerre,
Calmez votre colère!
Et ne voyez-vous pas que Jupiter tremblant,
Vous demande la paix par son pavillon blanc?

Plusieurs autres incidents retardèrent l'ascension qui, annoncée pour onze heures du matin, ne se fit que vers quatre heures du soir.

Les six personnes qui montèrent dans le ballon

étaient : M. Montgolfier l'aîné; M. Pilâtre de Rozier; le prince Charles de Ligne; le comte de la Porte d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie; le comte de Dampierre, officier aux gardes françaises; le comte de Laurencin.

Mais au dernier moment, un jeune homme, M. Fontaine, qui avait eu beaucoup de part à la construction de l'aérostat, s'élança dans la galerie pendant qu'on coupait les cordes.

Chacun se récria, le poids étant déjà trop lourd,

— Je périrai plutôt que d'en descendre! dit le jeune audacieux.

Un des personnages qu'on vient de nommer, ayant voulu lui faire des représentations sur un ton hautain, M. Fontaine lui répondit fièrement :

— Monsieur, sur la terre, je vous rendrai tous les respects qui vous sont dûs... mais dans les airs nous sommes tous égaux.

On fut sur le point de voir les deux antagonistes tirer l'épée. Cela aurait été un curieux spectacle : un duel en ballon!

On avait compté qu'une machine de cette taille ne pouvait moins faire que de s'en aller jusqu'à Marseille ou jusqu'à Paris.

Les Lyonnais durent rabattre de leurs prévisions. Le *Flesselles* (on l'avait baptisé du nom de l'intendant) ne s'éleva guère à plus de cinq cents toises et ne resta en l'air que quelques minutes. Il alla tomber piteusement à peu de distance, en se renversant sur le côté. Il y eut plusieurs meurtrissures, des dents cassées. Cela n'empêche point qu'on fit fête aux voyageurs. Le soir même de ce jour-là ils durent se montrer au théâtre, où le parterre les acclama et où Mme l'Intendante leur fit distribuer des couronnes. Le ballon Giffard aura sans doute de plus heureuses destinées. Il ira tout seul et redescendra à volonté, comme un ballon « bien élevé » qu'il est.

A l'Exposition universelle de 1867, le ballon du Champ-de-Mars avait déjà attiré la faveur populaire et excité à un haut degré l'attention publique. Une foule élégante assiégeait chaque jour la nacelle. Mais aussi la perspective d'un si hardi voyage paralyza bien des courages, non seulement des maréchaux, des officiers, mais même des maris jaloux! Que de malheureux restèrent cloués au pied du câble par une force invincible, pendant que leur femme admirait les merveilles du Champ-de-Mars, encadrées par les merveilles de Paris! Ils attendaient avec une anxiété visible le retour de celle qu'ils n'avaient osé accompagner. Combien de romans commencés dans la nacelle ont reçu à terre leur conclusion.

Le prince Napoléon se hasarda à quitter la terre; mais il s'assit au fond de la nacelle et fit son ascension accroupi. Dès le surlendemain, on vit arriver l'imperatrice, qui resta droite et fière, intrépide, respirant l'air à pleins poumons. L'empereur eut la velléité de l'imiter. Mais il envoya en éclairleur un aide-de-camp qui, n'osant lui-même grimper en l'air, se contenta d'examiner le mécanisme, et fit un rapport tel que Napoléon s'abstint de satisfaire le sentiment de curiosité qui l'animait.